

## CHAPITRE 4

### LA FEMME ET L'INSTITUTION

Nous voulons indiquer par le terme ' Institution ', l' ensemble des facteurs qui représentent les structures sociales traditionnelles et modernes. Marie-Claire Blais et Anne Hébert ont représenté la femme d' après soit une réalité bien présente dans la société québécoise, soit une réalité universelle basée sur l' expérience de la femme, la volonté d' émancipation et son pouvoir de s' affirmer au-delà de l' acquis de son héritage culturel. Nous avons déjà traité de ce dernier dans notre premier chapitre. La condition de la femme canadienne-française d' avant 1960, d' après ce que nous avons vu, a été marquée par l' influence de l' église catholique, dont l' emprise est responsable du retard de la société canadienne-française par rapport au Canada voisin, protestant et anglais.

Il va sans dire qu' à part les revendications que les québécois ont portées contre l' influence de l' église catholique, celle-ci a été un instrument de cohésion sociale au moins jusqu' à ce que les structures traditionnelles soient ébranlées par les changements amenés lors de la Révolution tranquille.

Notre intention est de démontrer comment Marie-Claire Blais et Anne Hébert, elles-mêmes, profondément marquées par une éducation traditionnellement catholique, ont chacune produit des romans, issus de cette tradition, en forme de réaction contre les structures sociales existantes .

Dans les présent chapitre nous analysons comment la femme représente la tradition dans le roman de M-C Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, alors que Anne Hébert déconstruit le mythe de l'éternel féminin, dans *Kamouraska*, et se dirige vers la modernité. Tradition et modernité dans le contexte de la littérature canadienne-française sont donc liées à l' évolution de son histoire culturelle, symbolisée par la Révolution tranquille, dont est issue avec une grande prééminence la conscience de l' émancipation de la femme.

Les deux auteurs ont eu une éducation conditionnée par les normes de l' église catholique. M-C Blais a " subi " une éducation religieuse qui lui a laissé dans l' esprit une certaine amertume: " on nous a tellement enseigné la peur de Dieu et la peur de vivre ", a-t-elle déclaré à une émission de la radio

canadienne, " les livres sont pour moi une évasion, une délivrance. J'essaie de créer un monde différent de moi ." <sup>134</sup> Anne Hébert se rapporte à l'acquis culturel qu'elle a hérité de son éducation lorsqu'elle parle des influences qu'elle a subies et à son travail créatif: " Cela fait partie de mon patrimoine, parce que la liturgie, les Écritures, l'Évangile concernaient les gens de ma génération. C'était un enrichissement parce que la Bible est un livre extraordinaire. [...] C'est peut-être l'oeuvre qui m'a marquée le plus." <sup>135</sup> Nous croyons qu'il est essentiel de soulever ce versant de la formation de nos deux auteurs puisqu'il est étroitement lié à leur représentation de la tradition et de la modernité .

Dans beaucoup d'oeuvres québécoises, c'est une figure féminine qui représente l'opposition entre les valeurs classiques et celles de la modernité; d'habitude, un personnage docile, dans le rôle de mère de famille et qui peut s'identifier facilement avec la Vierge Marie. Elle est le symbole de la tradition, de l'ordre établi, en bref, elle assume les valeurs qui ont tenu le Québec traditionnel, catholique et rural. G. Desmeules et C. Lahaie font la même observation:

" L'attitude de repli ou d'ouverture du personnage féminin central témoigne du "degré" de modernité des romans québécois. De même, l'attitude des hommes à l'égard des femmes constitue une

---

<sup>134</sup> Voir *Le Devoir*, Montréal, mardi, 29 novembre, 1966.

<sup>135</sup> André Vanasse, " L'écriture et l'ambivalence, une entrevue avec Anne Hébert", *Voix et Images*, vol. vii, no. 3, printemps 1982 p. 444.

indication de l'ouverture de la société que décrit le roman [...] Il n'est pas rare que les valeurs modernes s'opposent aux valeurs traditionnelles par le biais de la confrontation entre plusieurs personnages féminins qui se situent, selon les cas, à des endroits différents d'un spectre allant de la pureté à la corruption. Les deux aspects de la figure féminine, soit le classique ( la fidélité conjugale, par exemple ) et le moderne ( la pluralité des partenaires sexuels ), peuvent même se côtoyer à l'intérieur d'un seul personnage. " <sup>136</sup>

Cette citation nous intéresse surtout parce que chez les deux personnages principaux que nous avons choisis, la Grandmère (*Une Saison*) et Elisabeth (*Kamouraska*), côtoie aussi simultanément et jusqu' à un certain point dans le même personnage, l' élément du classique et du moderne quoique restant chacune, essentiellement la représentante de la tradition et la modernité.

Nous prenons la figure de la grandmère dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, <sup>137</sup> comme la gardienne principale de la tradition, à côté des autres figures féminines qui ensemble font partie, elles aussi, d' un passé traditionnellement québécois. Dans le récit il y aura donc, à part la grand-mère, la mère, les nombreuses filles et Héloïse, représentant chacune la tradition.

---

<sup>136</sup> Georges Desmeules et Christiane Lahaie, *Les Classiques Québécois*, Québec, L'instant même, coll. " Connaitre ", 1997, p. 10-11..

<sup>137</sup> Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (1965), Montréal, Stanké, 1980. Nous utiliserons le sigle US pour cet ouvrage. Le numéro des pages sera indiqué entre parenthèses.

## **A. À l'intérieur de l'édifice**

Le roman raconte une saison dans la vie d' une famille canadienne aux nombreux enfants, famille typiquement québécoise pendant les années de la guerre. L' arrivée en 1960 du gouvernement libéral de Jean Lesage a contribué grandement à faire sortir la société québécoise du repli et de l' idéologie conservatrice dans laquelle elle était plongée pendant le régime de Maurice Duplessis. L' auteur dirige notre attention vers l' éclatement de la structure familiale traditionnelle au sein d' une urbanisation et la laïcisation grandissante de la société québécoise.

Le titre du roman est significatif puisqu' Emmanuel, le nouveau-né, vient au monde quelque temps avant la mort de son frère aîné Jean le Maigre et le départ de sa soeur Héloïse, qui quitte d' abord le couvent et puis la maison familiale pour travailler dans un bordel. Une bonne partie de la narration se fait au travers des conversations entre la grand-mère et le nouveau-né qui ne fait que la regarder du fond de ses yeux

innocents. Ce seizième enfant de la famille annonce déjà la continuation de son destin tragique, de la misère la plus noire et du malheur. Le roman englobe la réalité du monde rural et il est en même temps " un réquisitoire féroce contre la société québécoise d' avant la Révolution tranquille ".<sup>138</sup> Les personnages incarnent les figures typiques du milieu rural: le père despotique et violent, ne peut voir au-delà de la terre qu' il laboure, la mère souffrante, effacée, la grand-mère, le véritable pilier de la famille et le curé dont la présence donne à ce roman du terroir l' empreinte de la tradition religieuse. Le monde de l' enfance côtoie celui des adultes. Marie-Claire Blais exprime la préoccupation de l' enfance ailleurs dans son oeuvre. L' enfance délaissée, maltraitée et perdue dans la délinquance est déjà un des sujets de réflexion dans *Tête Blanche*, *Manusrits de Pauline Archange*, *Une Liaison parisienne*, entre autres.

Le personnage central dans cet univers misérable est Jean le Maigre, l' un des cadets de la famille, jeune poète tuberculeux, pur et perversi en même temps. Il entre au noviciat où le frère Théodule règne avec une douceur maléfique sur l' infirmerie qu' il finit par perversi. Jean le Maigre, miné par la maladie meurt au noviciat, d' une mort misérable, résultant de la pauvreté, abandon et ignorance. L' enfant-poète

---

<sup>138</sup> Yannick Gasquy-Resch *Littérature du Québec* . Vanves, Edicef, 1994, p. 193

laisse des écrits, que sa grand-mère lit toute seule, entrecoupant sa lecture de soupirs pour les cris de liberté qui seront à jamais étouffés par la mort et l'oubli.

Marie-Claire Blais fixe notre intérêt sur la soeur ainée, Héloïse, qui s'adonne à des pratiques religieuses exagérées et vit un rêve mystique, très superficiel. Elle entre au couvent où elle attend un Christ qui se manifesterait comme un véritable époux lui prouvant son amour. Du couvent, qu'elle quitte pour hystérie, elle entre presque directement dans un bordel. Là, elle découvrira un bonheur, dont elle s'ouvre à sa grand-mère, se sentant enfin 'utile'.

L'histoire de la famille d'Emmanuel est dure sous plusieurs aspects: des enfants alcooliques, des incendiaires, des adolescents qui jouissent d'un plaisir masochiste sous les coups de ceinture (" Ah ! disait le Septième, chancelant d'ivresse contre l'épaule de Jean le Maigre, ah ! toi, tu ne peux pas savoir comme il fait chaud ! comme on se sent bien ..."). Ce roman 'noir', ou comme le décrit Michel Pilon, cette oeuvre, " la plus forte, la plus violente et la plus noire, peut-être, de toute la littérature canadienne-française,"<sup>139</sup> fait le bilan du monde oppressif dans lequel vivent et meurent des jeunes, où tout espoir, si l'espoir il y a, semble être gommé par la fatalité qui finit par engloutir ses victimes. Ainsi, Emmanuel,

---

<sup>139</sup> Michel Pilon, " Une saison dans la vie d'Emmanuel " de Marie-Claire Blais ", *Aujourd'hui*

continuera le destin de ses aînés. Son héritage 'maudit' ne sera que la pauvreté, le noviciat, la maladie, la perversion, le suicide

#### a. La représentante d'un ordre ancien

Dans ce défilé de personnages, la Grand-Mère Antoinette est le personnage le plus remarquable du roman, par son rôle auprès de la famille nombreuse et surtout auprès de Jean le Maigre. Personnage ambivalent, elle nous semble de prime abord, dure, vide de sentiment, lorsqu' elle parle au nouveau-né. M-C Blais souligne la marque spécifique de son personnage dans son interview avec Gilles Marcotte.<sup>140</sup> Elle décrit la Grand-Mère, cette figure féminine-clé dans le contexte de notre étude:

“ une femme en apparence austère, fermée - et très généreuse . Elle est très généreuse avec Jean-Le Maigre. Évidemment, elle a à la fois l'amour et l'autorité, ce qui est toujours dur dans les situations affectives. Mais elle a l'amour aussi, plus que l'autorité, disons. Elle a le sens critique déplorable, mais elle a tant d'amour et de générosité, et je dirais de compassion, que malgré son ignorance qui est grande, elle

---

Québec, février 1967.

<sup>140</sup> Gilles Marcotte, “ Je veux aller le plus loin possible”, une entrevue avec Marie-Claire Blais”, *Voix et Images*, Vol. VIII, no. 2. hiver 1983 , p.201.



finira par accepter Jean-Le Maigre et comme être humain et comme poète, je pense. Même si elle le nie; enfin... C'est curieux , parce que ce sont des émotions contraires, mais... ”

Ce personnage a des traits contraires: fidèle à la tradition, elle révèle aussi des marques bien visibles de souplesse de caractère, et d' adaptabilité au besoin du moment.

L' omniprésence de la Grand-Mère dans l' univers d' Emmanuel et de sa famille s'annonce au lecteur dès l' arrivée de l' enfant qui ne voit que sa grand-mère auprès de lui plutôt que sa mère. Le statut de celle-ci au sein de la famille nombreuse, vivant dans une ambiance sordide et viciée par la misère au jour le jour, est décrit par l' auteur en adoptant le point de vue d' un enfant trop petit encore pour se tenir debout et regarder sa grand-mère:

“ Les pieds de Grand-Mère Antoinette dominaient la chambre. Ils étaient là, tranquilles et sournois comme deux bêtes couchées , frémissant à peine dans leurs bottines noires, toujours prêts à se lever : c'étaient des pieds meurtris par de longues années de travail aux champs (lui qui ouvrait les yeux pour la première fois dans la poussière du matin ne les voyait pas encore, il ne connaissait pas encore la blessure secrète à la jambe, sous le bas de laine , la cheville gonflée sous la prison de lacets et de cuir...) des pieds nobles et pieux ( n'allaient-ils pas à l'église chaque matin en hiver ? ) des pieds vivants qui vraiaient pour toujours dans la mémoire de ceux qui les voyaient un seule fois - l'image sombre de l'autorité et de la patience.

Né sans bruit par un matin d'hiver, Emmanuel écoutait la voix de sa grand-mère. Immense, souveraine, elle semblait diriger le monde de son fauteuil. " Ne crie pas, de quoi te plains-tu donc ? Ta mère est retournée à la ferme. [...] Ah! déjà tu es égoïste et méchant , déjà tu me mets en colère !" [...] Tu feras comme les autres [...] " il faut que je pense à tout , ton nom, le baptême ..." (S p. 7 )

Nous trouvons utile de reproduire ici cet extrait du début du roman, quoiqu' un peu long, afin de souligner davantage les éléments qui nous aident à présenter les deux faces de la personnalité de la Grand-Mère: austérité, respect de la tradition, d' un côté, amour et compréhension de l' autre. Un personnage tellement contradictoire que selon André Major, " ce tyran [...] qui domine la vie de toute la famille, [...] incarne la **vertu** et la **morale**, la **patience** et le **travail** ".<sup>141</sup> Toutes ces qualités sont représentées par la symbolique des ' pieds ' de la Grand-Mère: solides, forts, fidèles, ils sont le socle sur lequel repose l' Institution, autrement dit, le respect du travail, de l' Eglise, de la famille.

Pour notre propos qui consiste à démontrer le rôle de la grand-mère en tant que gardienne de la tradition, autrement dit, de l' Institution, nous souhaitons passer en revue les diverses incarnations de ce personnage: elle est en effet la mère, le chef de famille, celle qui exige le respect des traditions

---

<sup>141</sup> André Major, " Notre matriarcat " , *Le Petit Journal* , 25 juillet 1965 , p. 30. Nous soulignons.

et les fait observer, le défenseur de l'École et de l'Église. " De tous les personnages qui participent en acteurs à l'évènement, elle seule ne subit aucun processus de dégradation. Pas d'amélioration non plus: Elle semble être là depuis l'éternité, inaltérable; elle " mourra d'immortalité à un âge avancé."<sup>142</sup> En effet, " l'éternité ", " l'inaltérabilité ", semblent être les atouts les plus marquants de l'aïeule.

Un univers de fatalité pèse sur les membres de la famille, auquel Emmanuel ne pourra pas échapper, selon les prédictions de sa grand-mère. Dès sa naissance, l'enfant vit dans une situation assez dramatique lorsqu'il est confié à sa Grand-Mère pendant toute la journée. La Grand-Mère accable le nouveau-né de reproches. Elle est en même temps le substitut du père et de la mère dans l'univers enfantin d'Emmanuel, de ses frères et de ses soeurs. Dans un schéma fonctionnel, la Grand-Mère aurait assumé le rôle de donateur, puisque c'est elle la source qui alimente la famille. Elle a donné la naissance, le baptême, le nom, le confort, la sécurité et enfin la compréhension à son petit-fils poète et le dernier hommage après sa mort. <sup>143</sup> C'est toujours cette figure maternelle qui raconte des histoires à Emmanuel et qui distribue à la tribu de petits-enfants " avec quelques coups de

---

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 409.

<sup>143</sup> Voir Henri Mitterand " Coup de pistolet dans un concert : *Une saison dans la vie d'Emmanuel* ", *Voix et Images*, vol. II no. 3, avril 1977.

canne les morceaux de sucre qu' ils attendaient la bouche ouverte." (S p.12 )

### **b. Autorité et tendresse**

Étant donné le rôle d' attributeur, de donateur, dans la famille, la grand-mère joue un rôle maternel, celui de la " terre-mère ", représentation celle-ci, présente dans toutes les civilisations, sous des variantes innombrables. La Grand-Mère en tant qu' attributeur devient aussi la nourricière, le symbole de la terre-mère: " La Terre est la Genetrix universelle et la Nourricière par excellence. " <sup>144</sup> Mircea Eliade cite des exemples de pratiques telluriques anti-agricoles, basées sur le principe selon lequel c' est un péché de travailler la terre et de risquer ainsi de blesser ou de couper, de déchirer ou de griffer la mère " <sup>145</sup> Cette croyance en la divine maternité de la terre vient du fait que la terre nourrit et surtout engendre, elle est le ventre " maternel dont sont issus les hommes " <sup>146</sup>

---

<sup>144</sup> Mircea Eliade, *Mythes , rêves et mystères*, coll. folio/essais, Paris, Gallimard, 1957, p.227.

<sup>145</sup> Eliade, *Ibid.*, p. 192

<sup>146</sup> Voir Gilbert Durand , *Les Structures Anthropologiques de l'Imaginaire*, Coll. Études, Paris, Bordas, 1969.

Les mythes américains, dans lesquelles s'inscrivent aussi ceux des Iroquois <sup>147</sup> rappellent les humains cachés dans le ventre de leur Mère tellurique ou l'époque où les hommes vivaient dans le ventre de la terre. N'est-ce pas dans le même esprit que M-C Blais lit les pensées d'Emmanuel ? Voilà le nouveau-né qui par rapport à sa Grand-Mère, " voulait suspendre ses poings fragiles à ses genoux, se blottir dans l'ancre de sa taille " ( S p. 9 ), des pensées auxquelles la Grand-Mère répond se rassurant elle-même: " Je suis forte, mon enfant. Tu peux m'abandonner ta vie. Aie confiance en moi. " ( S p. 9 ) Eliade pousse son étude plus loin lorsqu'il établit l'homologie entre le nouveau-né et l'existence mythique de l'espèce humaine au sein de la Terre. " L'assimilation de la mère humaine à la Grande Mère tellurique est complète ".<sup>148</sup> Plus loin, la Grand-Mère est comparée à un " fleuve chaud ", ce qui nous rappelle l'analyse de Bachelard: " nous devons dire que toute eau est un lait. Plus précisément, toute boisson heureuse est un lait maternel. " <sup>149</sup> D'où le lien entre l'aïeule et le " fleuve " invitant les enfants à " dormir en elle, reposer sur son coeur." (S p. 9).

Si la Grand-Mère est la représentation symbolique, traditionnelle de la Terre, la Genetrix universelle, le personnage de la mère d'Emmanuel, cette créature effacée qu'on n'aperçoit

---

<sup>147</sup> Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, op.cit., p. 194

<sup>148</sup> Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, op.cit., p. 196.

qu'entre les têtées qu'elle donne au nouveau-né de temps en temps, figure dans le récit comme le symbole de la maternité au Québec pendant les années avant la Révolution tranquille. Elle illustre à merveille la métaphore de la Terre-mère, classifiée par Eliade comme " l'archétype de la Fécondité, de la création inexhaustive ". La mère d'Emmanuel a enfanté et nourri seize enfants jusqu'à l'épuisement: " Elle semblait toujours épuisée et sans regard. [...] Il avait pitié, aussi, de ces lourds enfants qu'elle portait distraitemment chaque année, fardeaux obscurs sur son coeur. " ( S p. 27 ). Ces images de la mère évoquent le symbolisme des cultures agraires, maintenu jusque dans les civilisations les plus évoluées, observées par Eliade: " Vos femmes sont pour vous comme les champs ", " La femme est le champ, et le mâle est le dispensateur de la semence " <sup>150</sup>. Ici, l'homologation de la femme au champ implique un double symbolisme - sexuel et agricole. La perception qu'a Jean le Maigre de sa mère, porteuse " de ces enfants " et de " ces fardeaux obscurs " tient aussi au mythe de l'assimilation de la Terre à une Mère; en ce sens tout ce qu'elle renferme dans ses entrailles est homologué à des embryons. En tant que mère traditionnelle, la mère d'Emmanuel est conforme aussi à la vision panbiologique de Michelet, exposée par Bachelard <sup>151</sup>, de l'image maternelle et nourricière de l'eau: " la mer de lait, la

---

<sup>149</sup> Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*, Paris, Librairie José Corti, 1942, p. 135.

<sup>150</sup> Cités par Eliade, *op. cit.*, p. 228.

<sup>151</sup> Bachelard, *op. cit.*, p.136

mer vitale, la mer nourriture ". La description de l' enfant et de la mère /mer résume le type de rapport de dépendance physique profonde de l' un vers l' autre: " Il a tout pris du coeur de sa mère, il a bu tout le lait de sa bouche avide et maintenant il feint de dormir [...] (il épuise sa mère, il prend tout en elle ! ) Sa mère, elle, ne dit rien, ne répond plus, calme, profonde, désertée." (S p. 14.- 15).

Nous constatons donc, par le biais des représentations que nous venons d' exposer, que ce roman de M-C Blais, est un récit nat uraliste. Selon Gilles Marcottevc: " Il suffira de dire qu' en écrivant *Une Saison*, elle récupère les traits essentiels de la tradition terrienne, à la fois dans son expression romanesque et son substrat idéologique. " <sup>152</sup>, Le récit fait le lien entre la femme, et le mythe de la Terre - mère et de la mer-mère. Celui-ci, à son tour sert à établir le rapport entre la femme et l' Institution. Dans le cas des situations illustrées ci-dessus, la mère et la grand-mère qui correspondent aux mythes de la Terre-mère et de l' eau maternelle, seront aussi les incarnations du Québec des années antérieures à la Révolution, le Québec rural, où la femme, réduite à une fonction biologique, se soumet à de multiples enfantements et gère la maison. L' homme de son côté, notamment, le père d' Emmanuel, reste le Canadien-français typique: agriculteur, catholique et français.

---

<sup>152</sup> Gilles Marcotte, " Les Enfants de Grand-Mère Antoinette ", *Le Roman à l'Imparfait*, Montréal, L'Hexagone, 1976, p. 169.

Grand-Mère Antoinette ' règne ' sur sa famille en tant que Déesse-mère, et fait en même temps figure de patriarche; ce qui lui confère une certaine androgynie au sens où la définit Mircea Eliade:

“ L'androgynie est une formule archaïque et universelle pour exprimer la *totalité*, la coïncidence des contraires [...] l'androgynie n'est pas limitée aux Etres suprêmes [...] l'androgynie devient une formule générale pour exprimer l'*autonomie*, la *force*, la *totalité* ; dire d'une divinité qu'elle est androgyne, c'est dire qu'elle est l' être absolu, la réalité ultime. [...] Un Dieu mâle par excellence peut être androgyne aussi bien qu'une Déesse-Mère.” <sup>153</sup>

En son rôle de ' donneur ' en même temps que ' père et mère', Antoinette est bien la représentation de la *force* autour de laquelle existe la famille nombreuse. Parlant au nouveau-né Emmanuel, elle affirmera: “ regarde autour de toi, ouvre les yeux, je suis la seule qui commande ici ! Regarde - moi bien, je suis la seule personne digne de la maison ” (S p. 8). La Grand-Mère répond aux besoins physiques de la famille mais elle va plus loin: tout en tenant aux principes rigides de la morale traditionnelle, elle accepte la nouvelle vie de sa petite-fille Heloïse qui a renoncé le couvent pour le bordel. Elle tient auprès de Jean Le Maigre, ce petit-fils qu'elle aime plus que tous les autres, le rôle de père et de mère. Elle l' aime d' un amour protecteur, dynamique, par rapport à celui de la mère,

---



qui n' a que " ce léger mouvement de la tête ", " ce signe de protestation silencieuse " pour défendre son fils malade de la brutalité de son père. C'est elle la seule parmi les ' grands ' dans la famille qui lira avec émotion les débordements poétiques de Jean le Maigre après sa mort. De son vivant, le jeune poète mal-compris et mal-aimé, lui confie le plaisir de la lecture: " Grand-Mère, dit-il, je le sais par coeur, ce livre " ( S p.20 ). Ce cri de joie est vite étouffé par le père violent: " Je vais le battre, ton Jean Le Maigre". Mais encore une fois l' autorité et la tendresse de la vieille femme offrent refuge à l' enfant en défi à la tyrannie du père: " Viens près de moi [...] on ne peut pas te faire de mal quand tu es près de moi." Et pourtant, c' est la Grand-Mère elle-même qu' envoie Jean Le Maigre au noviciat, elle le " pousse vers le tombeau " d' après ce qu' il raconte à son frère. Même aux derniers moments de son agonie, il rêve que quelqu' un veut le délivrer: il pense à Grand-Mère Antoinette qui lui apportait des vêtements propres. Tout comme le petit Emmanuel, lui aussi, il sait que sous le corsage dur et austère, coule un " fleuve chaud " de tendresse et de sécurité. Tant d' éléments qui se rassemblent pour en faire l' unité et lui conférer le statut mythique d' une Déesse-mère.

---

<sup>153</sup> Mircea Eliade, *Mythes , rêves et mystères*, *op.cit.*, p. 216

Cette famille sur laquelle règne Antoinette, mène une vie dérisoire, condamnée à la maladie, et la mort, sans jamais connaître l'amour. Le père, est bien le représentant du père absent qui figure souvent dans les oeuvres canadiennes françaises. Il n'est que le procréateur biologique, une brute qui s'adonne à la violence à l'égard de ses enfants et au viol de sa femme. Ses apparences sont brèves mais suffisamment éloquents pour montrer que le vrai pouvoir ne repose pas entre ses mains, mais entre celles de la Grand-Mère Antoinette. Son gendre la redoute et finit par accepter son autorité. Elle est peut-être " l'incarnation du système matriarcal, propre à l'Amérique du Nord " <sup>154</sup> En elle, André Major voit certains traits des institutions traditionnelles qui caractérisent l'Amérique:

" En elle toutes les valeurs colonisatrices de l'Amérique sont résumées. On parle beaucoup du matriarcat canadien-français comme d'une horreur bien de chez nous, mais il faudrait l'étendre à toute l'Amérique, ce vice, car il est le fruit de la colonisation. Tandis que le mâle pétrissait la glèbe pour en tirer le pain, à la mère, et à elle seule, revenaient le privilège et le devoir de former l'enfant (où plutôt les enfants. ) . L'homme nouveau ne faisait pas que creuser des sillons [...] Une étroite et étrange morale exigeait que la femme se prête à son mari sans plaisir, comme si son rôle n'avait pas été depuis toujours d'ouvrir grands ses bras à la fatigue démesurée du mâle. " <sup>155</sup>

---

<sup>154</sup> Yves Berger, " Une flûte à ravir d'horreur ", *Le Devoir*, 26 avril 1966.

<sup>155</sup> André Major. *op.cit.*

La Grand-Mère Antoinette personnifie un matriarcat rural, que l'auteur a sans doute voulu dénoncer, en le disant archaïque. Lorsque la famille québécoise traditionnelle se veut plus libre, attirée par la rupture des liens à la terre, par l'attraction de la ville, et par le contrôle des naissances. Antoinette défend la famille en tant qu'unité et s'efforce de maintenir la cohésion familiale. La famille fait face à l'adversité: Héloïse se prostitue, Pomme a un accident et il se coupe trois doigts, le Septième est maltraité par son oncle. ( S p. 136 ) Ainsi que l'a dit M-C Blais à propos de la famille d' Antoinette, leur histoire exprime " la souffrance des familles, des groupes humiliés, peut-être opprimés."<sup>156</sup>

Les images dont se sert Henri Mitterand pour les diverses représentations d' Antoinette confirment ce que nous venons de soulever à propos de ce personnage presque mythique:

" L'âge a conféré à celle-ci la sagesse, la liberté et l'autorité. Elle ne subit plus la loi du mâle. Nourricière et protectrice, abritant sous ses jupes une nichée d'enfants, elle figure à la fois la mère Gigogne, l'Alma mater, la Mère paysanne et la Terre, et aussi la Sainte Mère des litanies : images interchangeables, par le jeu symbolique. Elle fédère, elle rassemble, elle maintient le lien familial, de la naissance à la mort. Elle intègre toutes les valeurs, fait respecter tous les rites [...] Elle raconte les histoires qu'unissent le présent au passé."<sup>157</sup>

---

<sup>156</sup> Gilles Marcotte , " je veux aller le plus loin possible ", une entrevue avec Marie-Claire Blais", *Voix et Images op., cit.*, p. 201.

<sup>157</sup> Henri Mitterand , " Coups de pistolet dans un concert: *Une saison dans la vie*

Emmanuel se situe à l'extérieur de cet univers. Lui, seul, sera capable de démythifier en percevant, tel qu'un narrateur extradiégétique, sous l'image mythique de la Grand-Mère, l'incarnation de l'idéologie traditionnelle, l'aïeule, pauvre femme, au pouvoir apparent, mais en réalité, fragile: "Il découvrirait qu'elle était si maigre sous ces montagnes de linge, ces jupons rugueux, que pour la première fois, il ne la craignait pas" (S. p. 9). Emmanuel est le seul qui voit la Grand-Mère en sa dimension humaine, fait dont la vieille commence à prendre conscience: "Pourtant, il lui semblait aussi que l'hiver était plus long que d'habitude [...]. Sans doute, avait-elle déjà beaucoup vieilli en quelques jours". La vieille femme n'est pas immortelle comme nous le porte à croire son hardiesse, mais la description au début du récit (S. p. 7), ne laisse aucun doute sur la fonction qui est attribuée à Grand-Mère de représentante de la tradition ("pieds nobles et pieux", "image sombre de l'autorité et de la patience"), et sur le rapport qu'établit M-C Blais entre la tradition immuable, avec la fonction métonymique des pieds de la Grand-Mère, et la vie qui continue, qui palpite, ("les pieds vivants"), la vie qui renaît, ("toujours prêts à se lever") et la naissance même d'Emmanuel.

Gilles Marcotte dira qu' Antoinette " commande le mouvement par lequel l' ancien s' abîme, se transforme, se régénère dans le nouveau. Aussi n'est-il pas étonnant qu'en compagnie d' Emmanuel, elle ouvre et ferme le roman; le dialogue entre la plus vieille et le plus jeune, entre ce qui est depuis toujours et ce qui n' est encore que pur projet, entre ce qui meurt et ce qui naît, formule la loi qui gouverne toutes les actions d' *Une saison dans la vie d'Emmanuel*."<sup>158</sup> Voilà la confirmation de l' ambivalence du personnage de la Grand-Mère qui, tout en incarnant les valeurs ancestrales et une force conservatrice, vit le présent et envisage l'avenir d' un esprit tout à fait contraire: elle défend la culture contre le père, se prononce pour la nécessité de l' école, collectionne les poèmes de Jean.

Dans la société traditionaliste du Québec la femme était reléguée au rôle de ménagère et reproductrice, situation dont témoignent les romans de M-C Blais, surtout *Une saison*. Mary Jane Green a défini cette situation dans laquelle le rapport mère-fille devient identique et répétitif et la femme revit l' anonymat dans lequel a vécu sa mère:

" In Blais's vision , the role assigned to women by traditional Quebec society reduces her to the status of a nameless , faceless animal , whose only function is to bear, feed, and often bury an unending series of babies. In her portrayal of the numerous daughters , most of whom are

---

<sup>158</sup> Gilles Marcotte, " Les Enfants de Grand-Mère Antoinette ", *op. cit.*, p.175.

referred to as “ the big A’s ”and the “ the little a’s , ” are themselves interchangeable; they are separated only according to size and identified by their common initials . Their virtual anonymity is indicative of their mutual destiny, the cow-like existence of their mother : “ Les Roberta-Anna-Anita avancèrent comme un lent troupeau de vaches, chacune entourant de ses larges bras une espiègle petite fille aux cheveux tressés, qui, dans quelques années, leur ressemblerait, et qui, comme elles, soumise au labeur, rebelle à l’amour, aurait la beauté familière, la fierté obscure d’un bétail apprivoisé.” <sup>159</sup>

En dépit de la satire à l’ encontre de la condition oppressive de la femme et de la caricature que constitue sa description, la Grand-Mère, quoiqu’ appartenant au même système, en sort pour s’affirmer contre cette oppression, contre la servitude de la femme par rapport à l’ homme et les attentes de celui-ci: “ Non, je ne ferai pas un geste pour servir cet homme, pensait-elle. Il croit que j’ imiterai ma fille, mais je ne lui apporterai pas le bassin d’eau chaude, les vêtements propres. Non. Non, je ne bougerai pas de mon fauteuil. Il attend qu’ une femme vienne le servir. Mais je ne me lèverai pas. ” ( S p. 16 ).

Ce même esprit rebelle dira plus tard à Emmanuel lorsqu’ elle pense au progrès, aux nouvelles habitudes prises par Heloïse en changeant de vie, du couvent au bordel, de la campagne, à la ville: “ malgré tout on est bien ici, le soir, avec notre lampe à l’ huile. [...] Moi aussi je suis contre le progrès ”.

---

<sup>159</sup> Mary Jane Green , *The fiction of Marie-Claire Blais*, “ Redefining the Maternal: women’s relationships in the Fiction of Mare-Claire Blais ” , Paula Gilbert Lewis ( directrice ) , *Traditionalism, Nationalism, and Feminism*, Connecticut , Greenwood Press, 1985. , p. 125-139.

( S p. 141 ). Antoinette se veut une représentation de la société traditionnelle canadienne-française, caractérisée par le refus du progrès, l' autoritarisme maternel et religieux.

Un Dieu juge hante les âmes d' *Une saison*, et le mal existe partout, surtout dans le corps et l' amour. L' analyse des questions sociales dans les *Manuscrits de Pauline Archange*,<sup>160</sup> de Karen Gould fait allusion à la similarité des problèmes soulevés dans ce roman avec ceux qui assaillent les personnages dans *Une saison*. Les domaines d'oppression dont traite le récit de Pauline Archange sont communs à l' univers d' *Une saison*, notamment l' Église et la Famille. Karen Gould précise ces deux domaines:

“ [...] there are two principal areas of repression in Pauline's personal narrative : The Church and the Family. From a historical standpoint, this is certainly realistic, given the conservative politics and the influential role of the Catholic Church in the history of Quebec's cultural development . Most women writers in Quebec are becoming increasingly sensitive to the impact of the Church in the history of Quebec's cultural development. Most women writers in Quebec are becoming increasingly sensitive to the impact of the Church on their own growth as artists .

and as women. In *Quebécoises du 20e siècle* Hermaine Beaugard declares that “ before being French-Canadian, the woman of Quebec is Catholic.” Moreover, she contends that “ for the young girls of Quebec,... there was only one unique sin, that of the body.” An awareness of sin is indeed a prominent theme in Blais's texts, as is the jansenistic vision of an unavoidable conflict between the mind and

---

<sup>160</sup> Marie-Claire Blais, *Manuscrits de Pauline Archange*, Montréal , Boréal, 1991.

the body. In her convent school , Pauline learns quickly that the origins of evil are located in the body, especially in the female body. ”<sup>161</sup>

Nous avons déjà démontré le rôle de la Grand-mère dans la représentation de l'Institution de la Famille. Le rôle répressif de l'Église a une grande incidence sur la vie des personnages d'*Une saison*. Antoinette est soumise au curé comme elle fut autrefois soumise, en renâclant à son mari par “ sentiment de devoir” et “ pour obéir à M. le curé.” ( S p.108) Elle cachait son corps dans des tas de vêtements et “ nourrissait encore un triomphe secret en songeant que son mari n' avait jamais vu son corps dans la lumière du jour. Il était mort sans l'avoir connue, lui qui avait cherché à la conquérir dans l' épouvante et la tendresse, à travers l' épaisseur raidie de ses jupons, de ses chemises, de mille prisons subtiles qu'elle avait inventées pour se mettre à l'abri des caresses. ” ( S p. 108)

À l' égard de la religion, pour tout ce qui concerne la Religion, Antoinette s'empresse de conserver le rituel, la cérémonie, à obéir au pouvoir temporel de l' Église. De là, sa soumission aveugle au curé, ses desseins d' envoyer tous ses petits-fils au noviciat, la fidélité aux rites et cérémonies: “ une belle tombe, dit Grand-Mère Antoinette, après un moment de silence - je veux que Jean le Maigre soit fier de moi, jusqu' au

---

<sup>161</sup> Karen Gould , “ The Censored Word and the Body Politic : Reconsidering the Fiction of Marie-Claire Blais ” , *Journal of Popular Culture* , vol. XV , no. 3, hiver 1981, p. 17.



bout, une belle mort, dit-elle, avec candeur et humilité, beaucoup de messes pour son âme, beaucoup de fleurs, il aimait tant les cérémonies.” ( S p. 111 ).

La religion mal-comprise, mène à des déviations comme dans le cas d' Heloïse. Marie-Claire Blais se sert des considérations freudiennes qui attribuent le sentiment religieux à une “ transposition ” de la sexualité et le mysticisme à la réaction compensatrice d' une sexualité refoulée, détournée de ses fins normales. La déviation du sentiment religieux en Heloïse ne paraît pas avoir choqué sa Grand-Mère, ce qui démontre la religiosité de l' époque. S' imposant elle-même un strict code sexuel et religieux en se protégeant sous des tas de vêtements, elle sera incapable de protéger sa petite-fille des débordements d' un faux mysticisme qui la conduisent finalement à la prostitution. Mary Jean Green voit dans ce geste final d' Heloïse la rupture totale de celle-ci avec le monde traditionnel de sa mère et de sa grand-mère <sup>162</sup> et le renversement des valeurs traditionnelles: la vie de prostitution l' emporte sur le rôle traditionnel de femme et mère et rompt le modèle de la continuité féminine. Mais serait-ce vraiment une rupture avec la tradition? De l' autre côté, Heloïse en tant que femme continue à occuper une position secondaire envers l' homme à qui elle est asservie par son métier. Toutefois, Henri Mitterand voit la place assignée à Héroïse et à la grand-

mère sous un angle différent par rapport à la signification du rôle du père: “ c’ est le père, qui au surplus est fortement péjoré ( “ la paresseuse violence de son père, qui au surplus est fortement péjoré [...] et se voit attribuer un attachement exclusif, régressif, quasi animal, aux besoins élémentaires du corps: manger, fumer, frapper, copuler. Par comparaison, et malgré l’ effacement de la mère, “ toujours épuisée et sans regard ”, la femme se trouve valorisée, en raison des rôles assignés à Antoinette et à Héloïse. ” <sup>163</sup> Effectivement, dans le monde des adultes, au moins, il n’y a qu’Antoinette qui tient à la cohésion familiale, à la continuation des structures sociales et religieuses.

Nous concluons notre analyse du rôle de la Grand-mère Antoinette comme représentante d’ un ordre ancien en résumant tout ce que nous venons de démontrer en trois aspects: “ le Matriarcat, le Sexe et la Religion ”, <sup>164</sup> les trois thèmes obsessionnels de l’ univers canadien-français. Plus encore, la vieille femme, avec le nouveau-né, Emmanuel, symbolisent la permanence et la continuité du Québec; ils unissent le passé et l’avenir.

---

<sup>162</sup> Voir Mary Jean Green , *op. cit.* p. 129

<sup>163</sup> Henri Mitterand , *op. cit.*, 410.

## B. Hors de la Maison du père

Si la femme symbolise la permanence des Institutions au Québec, dans le roman de Marie-Claire Blais, elle aura un rôle bien différent autant que significatif dans *Kamouraska* (1970) d' Anne Hébert <sup>165</sup>. On constatera dès le début que la femme, Elisabeth d' Aulnières est brûlée par la passion, et par le désir de vivre hors du carcan de la structure patriarcale qui dès son adolescence l'oblige à vivre autrement que ne le lui dicte son instinct de femme faite pour vivre selon son inclination. Élisabeth réussira-t-elle à se débarrasser des rets de la société patriarcale et avancer de plain-pied vers une affirmation de soi-même ?

Anne Hébert s'inspire d' un fait-divers qui a eu lieu au Québec en 1839 et retrace dans *Kamouraska* le drame passionnel d' Elisabeth d' Aulnières, mariée en secondes noces avec Jérôme Rolland. Le début du récit montre Elisabeth au chevet de son mari agonisant. Pendant ce temps, elle revit tout

---

<sup>164</sup> Voir Jean-Pierre Labbé, " Marie-Claire Blais ", *Campus Estrien*, numéro spécial, avril 1968.

<sup>165</sup> Anne Hébert, *Kamouraska*, Paris, Seuil, 1970. Le numéro des pages est indiqué entre parenthèses. Nous utiliserons dès maintenant le sigle K pour cet ouvrage.

son passé, son mariage à seize ans à Antoine Tassy, sa passion pour le médecin George Nelson, le meurtre d' Antoine Tassy par son amant, le procès qui s' en suit et son acquittement. Tassy est un ivrogne, infidèle et violent, qui la traite en femme-objet, asservie à ses fantasmes d' homme concupiscent.

Par sa conduite, Tassy ne fait qu' exacerber la révolte déjà latente chez Elisabeth, femme rebelle dès son enfance. Ce trait du personnage, voire des personnages féminins d' Anne Hébert est souligné par l'auteur: " Dans *Les fous de Bassan*, les femmes subissent l' autorité des hommes, mais ce n'est pas le cas dans tous mes romans; pensez à *Kamouraska*, par exemple. Habituellement, chez moi, les femmes sont des personnages fortes, et elles sont révoltées."<sup>166</sup> La révolte s'exprime par sa passion folle pour George Nelson. Elle se montre ainsi réfractaire à l'ordre établi et aux valeurs traditionnelles incarnées par Antoine Tassy. Au contraire, Nelson, un américain, symbolise l' avenir, le nouveau monde et la liberté hors du Québec traditionnel où il a, effectivement, promis d' emmener sa maîtresse.

Toutefois la liberté ne sera acquise qu' en détruisant la Maison du père, violant la Loi paternelle <sup>167</sup>, et brisant la tradition par l' adultère et le meurtre du mari. Le médecin,

---

<sup>166</sup>) Claudine Bertrand et Josée Bonneville ( sous la dir.de *La passion au féminin* , p. 71.

<sup>167</sup> Voir Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, Montréal , Québec/Amérique, 1988.

George Nelson accomplit sa tâche de tuer Antoine Tassy avec la complicité d' Elisabeth et de la servante Aurélie Caron. Plus tard, Elisabeth est inculpée et acquittée, mais non sans que beaucoup la considèrent coupable, y compris son deuxième mari, Jérôme Rolland. Son mariage avec Rolland n'est qu'un moyen de regagner la respectabilité. Elisabeth se résigne au rôle d'épouse et de mère modèle. Dix-huit ans plus tard, après le meurtre de son mari, dans lequel elle a joué le rôle de complice, Elisabeth, revit son passé, lorsqu' elle veille au chevet de son mari. Anne Hébert emploie librement des analepses et des monologues intérieurs tout au long du récit lorsque son personnage opère des retours fréquents au passé.

**a. Une dynastie des femmes ou un matriarcat en procès**

Elisabeth d' Aulnières /Tassy / Rolland, est le personnage féminin central du récit. Elle est entourée d'autres personnages féminins qui nourrissent des ressemblances avec la protagoniste et sont presque le double d' Elisabeth,

partageant son rôle subversif et transgressif. Par rapport au personnage central, ces autres personnages féminins sont plutôt des auxiliaires ou des opposants.

Marie-Louise, la mère d' Elisabeth, veuve dès l' âge de dix-sept ans, s' enferme dans son veuvage en se repliant totalement sur elle-même. Rien ne peut l'arracher à sa douleur, pas même l' enfant qu' elle porte dans son ventre " comme un fruit son noyau ". (K p. 51 ). C' est comme si l' enfant éprouvait déjà un vif ressentiment contre l' abandon précoce auquel la mère veut le vouer. " Eh moi, bien enfermée à double tour, je lui donne des coups de pied dans le foie. Pour la réveiller. Je me démène comme un cabri " (K p. 51) Elle manifeste sa révolte et réagit même avant sa naissance contre la mère qui la rejette. ("quelle petite fille malfaisante !" K p.51) Marie-Louise abandonne sa fille aux soins des nombreuses bonnes qui sont incapables de la surveiller. La révolte s' affirme encore à cause du manque des soins maternels : " Mme. d' Aulnières change de bonne comme elle respire. C' est à cause de la Petite. La petite échoit aux domestiques, corps et âme " ( K p. 51) Entre-temps, Marie-Louise, plus intégrée dans son rôle de veuve inconsolable que dans celui de mère, entre en demi-deuil " pour l' éternité " se réfugiant dans la douleur et un vieillissement précoce: " Sa fille mise au monde, madame d' Aulnières quitte le grand-deuil pour entrer en demi-deuil, pour l' éternité. Costumée en grand-mère, malgré ses dix-sept

ans, robe noire, bonnet blanc [...], elle entreprend de vieillir et se désoler ". ( K p. 52 ).

Dans le déroulement de l' intrigue, le rôle de Marie-Louise a beau être mineur, est révélateur de la nouvelle image de la mère, remise en question, encore une fois, par Anne Hébert "Ainsi à une certaine époque, la mère a eu beaucoup d' importance au niveau familial précisément parce qu' elle n' en avait aucune ailleurs. " <sup>168</sup> La figure maternelle créée par Anne Hébert déconstruit le mythe de la bonne mère, pour le remplacer par une mère indifférente. Protection, amour, sacrifice, le paradigme éternel de la mère idéale est transmué encore une fois dans *Kamouraska*, en un anti-modèle d' abandon et d' indifférence. Dans le cas de Marie-Louise, l' aliénation de sa fille découle des circonstances défavorables de sa vie plutôt que d' un défaut particulier lié à son caractère. En changeant le rôle traditionnel de la mère, l' auteur a établi que la femme n' est pas toujours capable de correspondre aux exigences de l' image de la mère idéale.

Concernées par l' éducation de leur nièce, les tantes Lanouette, Adélaïde, Luce-Gertrude et Angélique, " usent de leur droit d' aïnesse " pour convaincre leur sœur de revenir vivre avec elles. Marie-Louise, enracinée dans le système patriarcal où elle avait décidé de finir ses jours, voit dans cette

---

<sup>168</sup> Voir entrevue avec André Vanasse, *Voix et Images*, op. cit., p. 446.

démarche un avilissement de son statut de femme mariée  
“ Réintégrer la maison familiale, quel piège ! Risquer d’ être  
confondue avec mes sœurs célibataires, quel affront ” (K p. 53)  
Mais un jour Marie-Louise cède à la pression de ses sœurs  
aînées. La maison patriarcale de la rue Georges est vidée. Mère  
et fille rejoignent le gynécée familial.

Dans le contexte social, la famille des femmes ‘ seules ’  
dont les sœurs Lanouette et les Aulnières, mère et fille,  
fonctionnent sous le signe d’ un matriarcat. La vieille maison  
au perron usé de la rue Augusta, forteresse symbolique de la  
protection de ce groupe des femmes, contre le monde mâle à  
l’extérieur, est aussi symbolique de l’ absence masculine de la  
vie des vieilles filles. La maison s’ impose comme signe de  
liberté de ces femmes célibataires ou bien elle affiche une  
baisse de statut pour ces pauvres femmes lorsque l’ extérieur  
de la vieille maison témoigne de la décadence et de la solitude:  
“ On voit les joints de la brique, comme si on avait le nez  
dessus. [...] Une vigne sèche s’ accroche au petit mur de la cour,  
comme une chevelure de vieille femme. La peinture du volet  
droit, à gauche de la porte d’ entrée, est arrachée et cogne  
contre le mur, au moindre signe de vent. ” ( K p. 54 ) .

La tradition a favorisé le préjugé de l’ infériorité de la  
femme. Par ailleurs la femme elle-même a nourri ce sentiment  
en acceptant d’ être reléguée au deuxième rang, dans une



dépendance totale à l'homme. C'est l'attitude qui se décèle chez Mme. d'Aulnières et plus tard ce même sentiment dictera les actions d'Élisabeth. Lorsque Mme. d'Aulnières devient veuve, quelques mois après son mariage, son seul désir est de rejoindre son mari dans la tombe; son vœu est presque exaucé dans un évanouissement prolongé le jour de l'enterrement. Elle est réveillée comme empêchée de mourir par " les coups de pied dans le foie " qui lui donne l'enfant qu'elle attend. Il faut sept ans de pression de la part de ses sœurs pour que Mme. d'Aulnières cède à renoncer à " l'honneur d'être Madame " et de risquer d'être confondue avec ses sœurs célibataires " (K p. 53), femmes " sans homme et sans espoir " ( K p. 44-45 ). Mme. d'Aulnières continue à vivre dans un repli total sur elle-même plus unie au mari défunt qu'elle ne l'aurait été de son vivant. Sa dévotion à la mémoire de son mari témoigne du pouvoir de l'homme et de la soumission de la femme. Même après sa mort, l'homme la garde fidèle à sa mémoire en une renonciation totale à la vie et qui entraîne, pire encore, la perte de son instinct maternel.

Les trois tantes d'Élisabeth ne sont que la représentation d'un seul personnage. Ensemble, les trois incarnent la figure de la mère et en assumant ce rôle ces femmes seules comblent leur vocation naturelle au mariage et à la maternité. Le jour où Élisabeth a ses premières règles, sa tante Angélique, ravie, lui révèle la " loi du monde " et une

“ profonde et mystérieuse solidarité féminine ” s’établit entre la nièce et les tantes. En leur jeune nièce, les vieilles femmes revivent un passé et un avenir “ fabuleux et romanesque ”, toute une vie manquée faite de maris, amants et enfants aux yeux bleus. La femme hébertienne est créée sous le signe de l’ambiguïté. Elisabeth, sa bonne, Aurélie, et ses tantes présentent toutes des traits de caractères polyvalents. Elisabeth, malgré sa complicité dans le meurtre de son mari est acquittée par le juge, la société et le lecteur. Celui-ci trouve des circonstances atténuantes à la gravité de son crime, notamment, dans les beuveries et la violence de son mari. Le complice dans le meurtre, Aurélie Caron, représente la sensualité féminine, la femme libérée qui bouscule et escorte une bande de vauriens et fume la pipe. En même temps, elle devient l’objet du plaisir masculin, une victime de la société patriarcale qui profite de la femme.

Anne Hébert persiste à faire des femmes de ses romans des “ femmes fortes ” et elle cite les femmes dans *Kamouraska* comme exemple.<sup>169</sup> Dans son entrevue avec André Vanasse, elle s’était déjà prononcée sur le statut de la femme dans son œuvre: “ Elle a un très grand pouvoir. C’est un pouvoir noir, c’est un pouvoir en dehors de la société telle qu’ elle a été construite ...”<sup>170</sup> Ce qui plus est, la femme détient le pouvoir

---

<sup>169</sup> Voir Claudine Bertrand et Josée Bonneville ( sous la dir.de) à la page . de notre thèse .

<sup>170</sup> André Vanasse, “ L’écriture et l’ambivalence , une entrevue avec Anne Hébert “, *Voix et*

de vie et de mort. Sœur Julie de la Trinité par ses pouvoirs exceptionnels, contrôlait la vie des personnes au couvent, son frère Joseph, en essayant d'échapper au pouvoir des femmes, est néanmoins voué à l'échec et à la mort de sa femme et de son enfant. Élisabeth d'Aulnières, conformément aux exigences sociales, se marie très jeune avec Antoine Tassy. Lorsque celui-ci en fait l'objet de son désir et de sa violence, les trois tantes l'aident jusqu'à un certain point à le détruire. L'amant, George Nelson, poussé par le désir de la femme, tue son rival. Jérôme Rolland, rendu impuissant par sa maladie se soumet à sa femme dont il craint les desseins meurtriers.

À défaut d'autorité ou de pouvoir, les femmes manipulent l'homme vers la vie ou la mort. La femme s'affirme toujours la plus forte du couple: Elisabeth, Julie ( *Les Enfants du Sabbat* ) et Héloïse <sup>171</sup> attirent l'homme sans danger pour elles-mêmes. Ce faisant, elles jouent le rôle de mère "mortifère, porteuse de mort, Méduse" <sup>172</sup> à qui recourt l'homme pour chercher le soutien et la force ou pour être rejeté comme dans le cas de George Nelson. Lorsqu'il revient après le meurtre de son rival, Élisabeth, qui l'avait poussé à commettre le crime, refuse de se donner à lui:

" Dans l'univers d'Anne Hébert , la castration de l'homme constitue le privilège

---

*Images*, op. cit., p. 446.

<sup>171</sup> Anne Hébert, *Héloïse*, Seuil, 1980.

<sup>172</sup> Voir Vanasse, *op.cit*, p. 447.

de la femme, ce qui est sans doute propre au matriarcat [...] On comprend que chez Anne Hébert les héros masculins se retranchent fatalement dans leur narcissisme à eux, de fou, de saint, d'aventurier, mais toujours impuissant devant la mère. Le seul jeune homme qui semble à un moment donné échapper à ce sort, [...] c'est Stevens, le meurtrier des *Fous de Bassan*. Cependant, avant de tuer, il va coucher avec la vieille Maureen, maternelle et protectrice " 173

La femme dans *Kamouraska*, est la mère mortifère et aussi la femme au phallus. Freud décrit celle-ci, comme la femme qui s'attribue en plus de son rôle maternel, la place du père, ce qui lui donne sa violence et son désir de dominer et de détruire le mâle. Elle achève cette destruction, par ses atouts féminins décevants. Elisabeth profite de son pouvoir de séduction pour ensorceler l'homme comme le font aussi Julie (*Les Enfants du sabbat*) et Héloïse (*Héloïse*).

On peut se demander quelle est la figure masculine dominante dans *Kamouraska* ? Si tous les personnages féminins sont en quelque sorte des extensions de la personnalité de l'héroïne et sont jugés par rapport à celle-ci, les trois hommes, bien que portant des traits de personnalité très différents, sont liés par un destin commun: ils sont tous les trois l'objet de la convoitise d'une seule femme. La sexualité attire Elisabeth vers Antoine Tassy et plus tard, George Nelson. La rencontre avec Tassy se déroule dans le

---

<sup>173</sup> Henk Hillenaar, " Anne Hébert et le "roman familial" de Freud . dans *Le Roman québécois depuis 1960 : méthodes et analyses*, sous la direction de Louise Milot et Jaap Lintvelt, Les Presses de l'Université de Laval, 1992, p. 12.

cadre d'une partie de chasse et à travers ce fait particulier pris dans sa portée symbolique, Élisabeth est présentée en tant que chasseresse. Le " flair " et le " coup d'oeil " lui font vite repérer la proie [...] Tendait au gibier, selon les règles implicites du jeu, l' appât de la pudeur, celui-ci s'empresse de mordre au piège de la vertu"<sup>174</sup> D'abord, Tassy, et ensuite Nelson, sont séduits par la façade de pureté et de pudeur d'Élisabeth: " M' établir dans une chasteté parfaite.[...] Me laver d' Antoine à jamais. [...] Renaître à la vie, intouchée, intouchable, sauf pour l' unique homme de ce monde, en marche vers moi. Violente, pure, innocente ! Je suis innocente!" ( K p. 117 ) Tout comme Tassy et Nelson, son deuxième mari, Rolland, à qui Élisabeth présente l' image de l' épouse modèle pendant ses dix-huit ans de vie ensemble ( " Innocente je l' ai été, sans trop d' effort, depuis dix-huit ans. Épouse parfaite de Jérôme Rolland " K p. 10 ) se laisse aussi prendre par ses attraits.

À côté d' Elisabeth, l' homme est dépeint dans sa faiblesse, " l' étranger partout à jamais " ( K p.248 ), rendu impuissant par le pouvoir maléfique de la femme. George Nelson, nouvel Adam a perdu le paradis terrestre, entraîné vers le crime par la femme qu' il désire. En maudissant d' Élisabeth, il lui attribue la culpabilité d' Ève. " It is that

---

<sup>174</sup> Voir Françoise Maccabée Iqbal, " *Kamouraska*, " la fausse représentation démasquée ", *Voix et mages*, vol. iv, no.3, avril 1979, p.465. Nous soulignons.

damned woman that has ruined me ” ( K p . 248 ). “ Maudite [...] Perfide Élisabeth ”, ( K p. 248 ), voilà des appellations, toujours dans le registre d’ un pouvoir noir qui finit par accabler et détruire l’ homme ( c’ est le même cas d’ Heloïse, de Julie ). “ Le mythe d’ Ève est symbolique de la tradition misogyne qui l’ a toujours représentée comme tentatrice, l’ incarnation du désir sexuel.”<sup>175</sup> Or, la culpabilité d’ Ève est envisagée comme symbolique du pouvoir de l’ homme sur la femme. Élisabeth paie cher sa faute. Elle est acquittée du crime, mais elle est toujours hantée par son passé, par le crime dont la société et même son mari la considèrent coupable. Elle est abandonnée et maudite par son amant. En effet, Élisabeth est sortie de la tradition du Père, pour choisir d’ aimer, de connaître l’ amour, se heurtant aux attentes de la société traditionalistes dont elle doit faire partie.

#### **b. La rupture : Fragmentation et multiplicité**

L’ écriture féminine a reformulé la notion de temps du récit selon les besoins spécifiques de l’ expression de la vie

---

<sup>175</sup> Carol P. Christ “ Why women need the Goddess : Phenomenological , psychological , and political reflections ”, in *A Reader in Feminist Knowledge* , ed. by Sneha Gunew, London & New York, Routledge, 1991, p. 295.

intérieure du personnage, phénomène significatif chez la nouvelle femme écrivain, donc dans la vie du personnage hébertien. La femme dans *Kamouraska* a toute une vie à elle, qui se laisse percevoir par des monologues intérieurs, des effets spéculaires à travers lesquels elle se voit et se révèle au lecteur: " Mme. Rolland se redresse, refait les plis de sa jupe, ajuste ses bandeaux. Va vers la glace, à la rencontre de sa propre image, comme on va vers les secours les plus sûrs. Mon âme moisie est ailleurs. Prisonnière quelque part, loin. Je suis encore belle ...." ( K p. 14 ).

L' écrivain et critique Nicole Brossard <sup>176</sup> voit l' écriture des femmes comme étant fragmentée, par son recours fréquent au passé, plutôt que linéaire et chronologique. C' est par ce même biais qu' Anne Hébert raconte les événements dans *Kamouraska*. Ici, le passé s' impose par rapport au présent ce qui permet l' évocation des souvenirs à travers des analepses et le passé vécu est constamment évoqué. Un trajet mnémonique s' inscrit dans le recours fréquent à la mémoire, la vision et la rêverie.

"Au temps chronologique s'oppose la durée intérieure ; plutôt qu'un temps linéaire " long " , il s'agit d'un temps qui se renferme sur lui-même , un temps " rond" ou en spirale [...] Le discours semble donc parfois incohérent , obscur, et l'imagerie hors du quotidien , pleine de fantasmes [...] La "découverte " ou la "réalisation.de soi "

---

<sup>176</sup> Nicole Brossard " La femme et l'écriture , " *Liberté*, nos. 4-5 ( juil-oct. 1976 )

est une idée qui apparaît à travers une bonne partie de la littérature contemporaine [...] l'expérience est devenue importante chez des écrivaines qui l'explorent à travers leurs personnages féminins en particulier. <sup>177</sup>

Le discours qui semble " incohérent " et " obscur ", s'avère dans le cas d'Élisabeth un discours onirique fait d'un code multiple de songes et d'hallucinations " Rêver , m' échapper, perdre de vue l' idée fixe " (K p.9), " on m'observe. On m' épie. On me suit." Le temps du passé et le temps du présent se confondent et se mêlent à la superposition des espaces: La chambre de Léontine Melançon est le lieu principal où Élisabeth se perd dans le songe et se déplace dans le temps et l' espace, d' autres lieux surgissent pour faire oublier au bout de quelques étapes de la narration le lieu de l' action initiale: " Le récit de *Kamouraska* est donc à la fois: récit du récit qu' est le rêve. Et récit de la réalité, dans laquelle s' insère le rêve, et où Élisabeth fait surface, de temps en temps. " <sup>178</sup>

Le rêve engendre la multiplicité de son être qu' Elisabeth accepte pour la découverte de soi-même: " C' est le moment où il faut se *dédoubler* franchement, accepter cette division définitive de tout mon être. J' explore à fond le plaisir singulier

---

<sup>177</sup> Christl Verduyn " L'écriture féminine contemporaine une écriture de la folie ", *Gynocritiques : Démarches féministes à l'écriture des Canadiennes et Québécoises* préparé par Barbara Godard , Ontario, ECW Press , 1987.

<sup>178</sup> Josette Féral , " Clôture du moi, clôture du texte dans l'œuvre d' Anne Hébert " , dans *Voix et Images* , 1. 1975, p. 281.



de *faire semblant* d' être là. J' apprends à m' *absenter* <sup>179</sup> de mes paroles et de mes gestes " ( K p. 196 ). Toute la personnalité d' Élisabeth se distingue par la fragmentation et multiplicité, présence/absence et le ' faire semblant '.

Effectivement, elle ne représente pas seulement deux personnages, mais cinq ou plus encore: " C'est peu d'avoir une double vie, madame Rolland. Le plus difficile serait d' avoir quatre ou cinq existences secrètes, à l' insu de tous. " (K p. 75) Comme Barbara Godard l' a démontré dans un article d' un grand intérêt, la fragmentation du psyché d' Élisabeth s'opère à plusieurs niveaux: " Elisabeth has as many selves as the houses she has lived in, the house on George Street in Sorel of her free girlhood, the brick house of her aunts on the rue Adelaide where she is educated to their submissiveness, the Tassy manor in Kamouraska where two hunters confront each other in passionate hatred, the hut in the forest where she meets her lover, and the Rolland house in Québec, prison of her conventional, surface self. The open structure of the novel accommodates itself to this decomposition of the persona." <sup>180</sup> La prise de conscience d' Elisabeth s' effectue par le dédoublement profond de son psyché et le dévoilement du ' moi ' multiple, parfois déformé par les effets spéculaires qui génèrent des images fragmentées de son propre soi-même.

---

<sup>179</sup> Nous soulignons

<sup>180</sup> Barbara Godard, " Strategies for Subversion " , *Canadian Literature : Recent Essays* ,

Tous les discours d'Élisabeth qu'elle soit maîtresse, épouse, grande dame de bonne famille, ou même meurtrière, sont toujours à la première personne. Le 'je' devient 'nous' et l'individu rejoint la collectivité. Les femmes qui peuplent la vie d'Élisabeth, ses tantes, sa mère, Aurélie Caron ne sont, chacune, que des représentations mimétiques de la personnalité d'Élisabeth. Dans *Kamouraska* il n'y a qu'une 'femme' à vrai dire, puisque les autres ne sont en quelque sorte que des avatars d'Élisabeth. Celle-ci dévoile toutes ces représentations d'elle-même lorsqu'elle déclare "je dis "je" et je suis une autre" (K p. 115). Les trois tantes incarnent l'aspect de la personnalité d'Élisabeth qui cherche la stabilité et la respectabilité du milieu bourgeois et pourtant, elle fera acte de subversion en transgressant les lois du code moral. De même, une émotion, un sentiment communs semblent unir les femmes, les plus âgées et les plus jeunes. Les trois tantes partagent un destin commun avec leur sœur et leur nièce: "Elles comblent le vide de leurs existences. Vivent profondément, par osmose, l'état de veuve éplorée et toute une enfance sauvage." (K p. 55). Pour la mère d'Élisabeth, le mariage va de paire avec la mort. Juste après son mariage, Élisabeth verra ses rêves s'écrouler. Les deux femmes ont un destin inéluctablement semblable: mariage-mort-désillusion,

mariage-désillusion-mort; un trajet qui se termine, pour les deux femmes, par un retour à la maison maternelle.

Lorsque Élisabeth annonce “ je dis “ je ” et je suis une autre ”, elle met en exergue non seulement la complexité de sa personnalité, mais elle a aussi son double, Aurélie Caron, un autre versant de son psyché. Aurélie est la jeune servante engagée par Élisabeth contre le souhait de ses tantes: “ Cette fille est déjà perdue. À son âge c’ est une abomination ” (K p. 59). L’ altérité d’ Aurélie est double. D’ un côté, elle est physiquement différente des gens qui l’ entourent, (cheveux crépus, grosse bouche, robe d’ indienne ), de l’ autre côté, elle incarne le double d’ Élisabeth, cet autre aspect de sa psyché qui recherche la transgression du code moral et social: “ Je voudrais bien sortir moi aussi [...] Avec des garçons ! (K p. 59)

Lors de leur première rencontre, Élisabeth et Aurélie ont quinze ans. “ Elle passe et repasse sur le trottoir, devant ma maison. Toute une bande de vauriens l’ escortent et la bousculent. Cette fille me nargue et me fait mourir de jalousie. À quinze ans elle en sait autant sur la vie que les morts eux-mêmes. ” ( p. 59) Déjà la présence physique d’ Aurélie éveille en Élisabeth des désirs et des sentiments refoulés. Car c’ est Aurélie qui possède les secrets et les mystères de l’ interdit et l’ expérience de la vie. Elle vit avec un “ oncle ”, on dit qu’ elle est une sorcière. Elle a la liberté sexuelle et la liberté des

mœurs puisqu' elle fume et s' adonne à la prostitution et à la sorcellerie. Son monde est antithétique de celui d' Élisabeth et pourtant ce n' est que la réalisation du monde où la conduit son imaginaire. Aurélie est le reflet spéculaire de la véritable image d' Élisabeth. Pendant son enfance, Élisabeth exhibe déjà des caractéristiques similaires: " C' est une vraie sauvageonne [...]. C' est épouvantable. [...] Avec sa tête de garçon tondu elle s' échappe par une fenêtre. Rejoint tout un tas de petits gamins. Et s' en va à la pêche à la barbote avec eux...Du côté des îles " ( K p. 53 ). Malgré les efforts des tantes pour élever leur nièce en tant que jeune fille de bonne famille, celle-ci s' efforce de garder les apparences. Néanmoins, le drame d' Élisabeth se déroule dans un "univers de dédoublement"<sup>181</sup> et de dualité .

Cette dualité provient encore d'autres facteurs, dont, l'écart entre la réalité et la ' théâtralité ' qui marque ses actions. " Car si , sur un plan psychologique, il y a une faille qui caractérise la personnalité d'Élisabeth, c'est bien son incapacité à assumer pleinement, ou même partiellement, la réalité. [...] Par un processus de négation et de destruction, elle transforme toute présence en absence, tout désir en échec.." <sup>182</sup> Le conflit d' absence/présence marque sa vie même après la disparition de George Nelson et son mariage avec Jérôme

---

<sup>181</sup> Françoise Maccabée -Iqbal, " Kamouraska, " La fausse représentation démasquée" ". *Voix et Images*, 4, 1979, pp. 460-78.

<sup>182</sup> Janet Paterson, *Anne Hébert Architecture Romanesque* , Ottawa , Les Presses de

Rolland; Élisabeth choisit de se réfugier dans l'absence par le biais du songe: Je me défends par l'absence ". (K p.109). Son incapacité d'assumer le réel provoque les déplacements dans l'espace et dans le temps et la pensée s'exprime par des voix plurielles et dispersées qu'exprime Élisabeth d'Aulnières .

L'incapacité d'assumer le réel et le 'faire semblant', voilà des aspects marquants de ce personnage, voire la "fissure profonde:" qui "caractérise la psyché"<sup>183</sup> d'Élisabeth. Cette psyché fragmentée se dédouble encore par l'ouverture et la fermeture symbolique de la fenêtre. La fenêtre ouverte lui rapporte des images angoissantes du passé: "Tout pressentiment vérifié. toute marge abolie. Tout alibi éventé. Toute fuite interdite. Le destin collera à mes os." (K p. 23), des hallucinations: "la charrette égarée dans la ville, un charretier qui sonne à la porte en pleine nuit" et la hantise de la culpabilité: "je serai reconnue coupable, à la face du monde" (K p. 23). Élisabeth referme la fenêtre à la demande du malade. Mais en même temps, elle clôt la fenêtre sur son passé, elle s'en protège: "Pour se protéger, se barricader contre toute attaque de l'extérieur". (K p. 25).

Élisabeth se réfugie encore dans la théâtralité pour fuir à la réalité environnante, pour créer un univers qui d'après Françoise Iqbal est celui du "dédoublement" et du

“ théâtre ”.<sup>184</sup> Le jeu est articulé dans la fameuse déclaration de la mère d’ Antoine qui affirme “ d’ une voix méprisante ” que “ tout ça c’ est du théâtre ”. À ce moment, Élisabeth entre en scène et annonce “ je dis “ je ” et je suis une autre ”. (K p. 115). Sa vie à côté d’ Antoine, à qui rien ne la lie à part leur connivence physique ( “ Je suis fascinée. Attachée au lit d’ un homme fou ” K p. 89 ), lui appris à avoir recours à la théâtralité en faisant appel aux émotions, aux scènes dramatiques, tout ce que sa belle-mère regarde avec mépris: “ Pour ma belle-mère, larmes et crises de nerf font partie de ce monde excessif, inconvenant et douteux que, faute d’ un autre mot, elle appelle le théâtre. - Et moi, je suis une femme de théâtre. Émotions, fièvres, cris, grincements de dents. Je ne crains rien. Sauf l’ ennui.” (K p. 78).

La comédie est jouée en tant qu’ épouse et mère. La naissance d’ un deuxième enfant privilégie Élisabeth et elle bénéficie ainsi de la considération des paroissiens de Kamouraska lorsqu’ elle porte le masque de femme martyre: “ Penchée sur mon missel. Je savoure avec une joie étrange mon rôle de femme martyre et de princesse offensée ” ( K p. 90 ). Sous le masque de la résignation chrétienne, elle cache une haine à peine réprimée contre le mari, exacerbée par le support qu’ il reçoit de sa mère: “ Mince pelure d’ ange sur la

---

<sup>183</sup> Janet Paterson , *Anne Hébert Architecture Romanesque* , *op. cit.*, p. 144.

<sup>184</sup> Françoise Maccabée -Iqbal , *op. cit.*.

haine. A fleur de peau. ” (K p. 91) Le désir s’accomplira plus tard par le crime: “ Délivrez- nous du *mal*. ( K p. 90 ) ”<sup>185</sup> La violence qui s’ en suivra se fait déjà pressentir lorsqu’ Élisabeth décide de se délivrer du mal en jouant son rôle devant les tantes qui, convaincues et “ déchaînées de pitié ” ( K p. 96 ) et auxquelles se joint la mère, condamnent le mari coupable et se prononcent contre lui pour sauver la Petite: “ Quatre femmes vertueuses, et de bonne famille, sont convoquées pour condamner à mort Antoine Tassy. ” ( K p 97 ) Élisabeth réussit, elle quitte la maison du mari et rejoint le matriarcat. “ Mais le clan féminin n’ est d’ aucun secours à Élisabeth . Car ce qu’ il veut, ce n’ est pas la sauver d’ Antoine Tassy, c’ est l’ arracher au monde des mâles. Ce que regrettent en fait ses tantes et sa mère c’ est que “ la dynastie des femmes seules ne se perpétue pas éternellement, dans la maison de la rue Augusta. ” ( K p. 98 )<sup>186</sup> En cherchant à se délivrer de la violence d’ Antoine, Élisabeth devient sa complice au lit conjugal. Les tantes ne l’ arracheront vraiment au monde des mâles. Les hommes auront toujours un rôle à jouer dans la vie d’ Élisabeth soit pour l’ accouplement, soit pour la passion ou pour regagner la respectabilité par le mariage.

---

p. 460-478.

<sup>185</sup> Nous soulignons

<sup>186</sup> Gabrielle Pascal-Smith “ La condition féminine dans *Kamouraska* d’ Anne Hébert ”. *The French Review*, Vol. LIV, No. 1, October 1980, p. 89.

En partant de la maison de Kamouraska, Élisabeth quitte son mari qu' elle méprise. Par ricochet, elle éprouve une passion folle pour George Nelson. La folie paraît le trait marquant de toute la vie d' Élisabeth: les excès de son enfance rebelle, ses rapports orageux avec son premier mari malgré sa violence, la réalité apparente qui cache tout un monde intérieur plein de passions refoulées et finalement son amour pour Georges. La plus grande folie est cette passion qu' Élisabeth décrit comme une "grande plante vivace, envahissante " ( K p. 117 ) qui la possède déjà et la rend folle: " La joie des fous, au bord du désespoir " ( K p. 138 ). La folie s' empare de Nelson également: " ivre de fatigue et d' insomnie, fou de jalousie. Il a des visions ". ( K p. 166 ). La passion s' achemine vers une progression et une fin tragique.

Dans ce chapitre, nous venons de démontrer plus particulièrement la place de la femme vis à vis de l' Institution. Pour la première partie de ce chapitre nous avons pris comme sujet d' analyse *Une Saison dans la vie d'Emmanuel* et nous avons démontré la place de la femme dans la continuité des traditions établies par la société et par l' Église. Tout en contribuant à leur permanence, la femme s' avère en même temps, puissante lorsqu' elle s' impose dans son milieu comme le fait Grand-Mère Antoinette dans *Une Saison*. En Élisabeth d' Aulnières /Tassy /Rolland la femme lutte vers son émancipation, non d' une façon militante, mais par la révolte



qui se passe plutôt au niveau de la psyché, de l'inconscient qui traduit cette même révolte contre les normes sociales exigeant plus de la femme qu'elle ne voudrait donner, à cause des exigences de la société sur la féminité, la virginité, la fidélité.

Dans l'univers manichéen et dualiste de *Kamouraska*, se confrontent Bien et Mal, mort et vie, conservatisme et la tentative de rupture d'Élisabeth contre les forces qui la retiennent depuis son enfance. Élisabeth grandit et vit dans cette société janséniste et puritaine, où la passion est condamnée et l'amour est le péché charnel que seul peuvent purifier le mariage et la maternité. Élisabeth choisit d'épouser Tassy et plus tard Rolland pour gagner la promotion sociale que représente le mariage dans la société, en opposition au célibat: " On constate d'entrée de jeu que la femme passionnée et entière qu'est Élisabeth ne trouve pas sa place dans un monde où ses désirs de liberté et d'absolu ne peuvent se réaliser autrement qu'à travers la soumission à un homme ou par le biais de la maternité." <sup>187</sup> Plus tard, lorsqu'elle est libérée suite au procès, elle réintègre le gynécée familial.

Quel moyen meilleur que celui de se remarier pour regagner la respectabilité dans une société où la femme seule et surtout d'une réputation douteuse n'a aucune place ? Elle devient Madame Rolland donc l'objet du désir toujours

---

inassouvi de son nouveau maître Jérôme Rolland, ce " petit homme doux qui réclame son dû presque tous les soirs avant de s'endormir, jusqu' à ce qu' il en devienne cardiaque " ( K p. 10 ) et qui la réduit à " un ventre fidèle, à une matrice à faire des enfants " ( K p 10 ) Ce faisant, elle se soumet à ce qu' impose la tradition et assume la condition de la femme réifiée et assujettie à la domination du monde masculin. Son deuxième mariage indique que la femme est retenue par son passé qui l' empêche d' affirmer son émancipation. Tout indique qu' elle ne pourra se racheter que par son rôle de mère et d' épouse modèle aux yeux du monde. L' émancipation de la femme demeure un rêve impossible dont la réalisation se trouve dans la personne de George Nelson qui s' est réfugié de l' autre côté de la frontière. D' après Murray Sachs " for Elisabeth d' Aulnières-Tassy-Rolland and her ilk, there can never be, in this world, the life of freedom and love she longs for. That is her tragic and irreversible destiny ".<sup>188</sup> Toutefois, la femme ne se soumettra pas totalement à l'oppression masculine, elle élaborera ses propres moyens d' évacion, tels qu' on verra par la suite.

L' ambivalence qui marque la personnalité d' Élisabeth l' a fait sortir de la tradition pour se révolter contre sa

---

<sup>187</sup> Georges Desmeules, Christiane Lanaie, *op. cit.*, p. 96.

<sup>188</sup> Murray Sachs " Love on the Rocks : Anne Hébert's *Kamouraska* ". In *Traditionalism, Nationalism and Feminism: Women Writers of Quebec*, E. Paula Gilbert Lewis, No. 53. Westport, Conn., Greenwood, 1985, pp. 109-23.

condition d' épouse trahie et agressée. En prenant un amant, Elisabeth tente de rompre avec sa condition d' épouse malheureuse et de s' affirmer en tant que femme. Anne Brown étudie le comportement d' un nombre de femmes qui humiliées et violentées cherchent leur propre identité:

“ En mettant en scène un pourcentage aussi impressionnant d' épouses infidèles, nos auteures réfutent, consciemment ou non, la pensée mythique selon laquelle la femme serait par nature monogame.

Signalons que la majorité de ces épouses prennent un amant parcequ'elles sont, [...] bafouées, humiliées, violentées ou dominées par leur époux. Or, dans leur cas, l' amour illicite n' est qu' une sorte de palliatif destiné à ajourner la séparation qui se prépare . La fonction symbolique de l' amant se résume d' ailleurs à fournir à l' héroïne en détresse un bref moment de calme et de plaisir qui lui permet de trouver la force de réorienter sa vie. Et, après avoir quitté le mari , il est rare qu' elle cherche à recréer une vie de couple avec son amant. Cela nous permet de dire que ce type de femme inconstante n' est pas , comme on aurait pu le croire, à la recherche de l' homme, mais bien à la recherche d' elle- même , c' est-à-dire de son identité ” <sup>189</sup>

La révolte d' Élisabeth la lie à tant d' autres femmes québécoises dont le cas, d' après l' étude d' Anne Brown est identique à celui d' Élisabeth . Comme les autres femmes victimes du mariage, Élisabeth trouve ses brefs moments de répit dans sa relation avec Nelson .

---

<sup>189</sup> Anne Brown , “ Brèves réflexions sur le roman féminin québécois à l' heure de la Révolution tranquille ” , *op. cit.*, p. 147.

Nous aimerions appliquer dans le cas d'Élisabeth ce que Brown a généralisé à propos de la femme inconstante : Élisabeth n'est pas à la recherche de l'homme mais à la recherche de son identité. Elle représente toutes les femmes qui affirment leur pouvoir par la transgression : l'adultère, le meurtre ou le refus de se donner au mari. Dans les deux mariages, Élisabeth ne se donne à ses maris qu'à un niveau superficiel. Si pour le premier elle n'éprouve que le bref assouvissement du plaisir sexuel, elle palliera l'outrage d'être la femme de Jérôme Rolland en le ridiculisant en tant qu'homme. Il est bien évident que ses rapports avec les trois hommes sont commandés par le désir, la haine, la passion, le mépris. Et dans les trois cas, Élisabeth émerge victorieuse. Elle est la femme au phallus, marquée par une soif de dominer ses hommes, "la figure androgyne [...], dont l'ambiguïté révèle le refus des rôles stéréotypés".<sup>190</sup> Paterson souligne plus loin l'attrait qu'ont pour Élisabeth le "non-conformisme et la liberté." Au plus profond d'elle-même elle a affirmé son droit au désir et à la recherche active et transgressive de son assouvissement. Cette même transgression s'avère nécessaire à l'émancipation de Catherine qui a recours à l'adultère dans *Les Chambres de bois*<sup>191</sup>, acte éloquent témoignant de la nécessité de sortir de la loi

---

<sup>190</sup> Janet Paterson, "Figures de l'Autre dans *Kamouraska*", *Anne Hébert, parcours d'une oeuvre*, op. cit., p. 247.

<sup>191</sup> Anne Hébert, *Les Chambres de bois*, Paris, Seuil, 1958.

institutionnelle pour se mettre à l'abri de la tyrannie phallocrate. Le jugement de Pascal-Smith confirme notre propos : " Anne Hébert a créé un monde où la femme, d'abord asservie, se dresse comme un glaive. Car, si son milieu a le pouvoir de contraindre Élisabeth d'Aulnières-Tassy-Rolland à toujours subir sa vie sans jamais la vivre, sa révolte reste invincible. [...] Dans ce roman, on voit en effet la femme écrasée se retourner contre son oppresseur et lui porter un coup mortel".<sup>192</sup> Nous nous permettons d'ajouter que même si la femme finit par se soumettre à la loi d'une Institution patriarcale castratrice, elle est déjà libérée.

Si la Grand-Mère Antoinette est la gardienne de l'Église, de la famille, et de toutes les valeurs auxquelles a tenu le Québec traditionnel, elle l'a été tout en gardant son statut de ' femme forte ', puissante. Ces marques distinctives la placent dans la même catégorie qu'Élisabeth d'Aulnières, femme à un pouvoir ' noir ', différent de celui de l'aïeule du roman de Marie-Claire Blais, mais tout de même, chacune représente la continuité de la tradition et la révolte contre celle-ci. Les

---

<sup>192</sup> Gabrielle Pascal-Smith, " La Condition féminine dans *Kamouraska* d'Anne Hébert ",

femmes subissent l' autorité, mais du fond de leur condition, elles entonnent un éloge à la vie. Vivre ne sera que réagir contre ce que l' homme exige.